Toiles@penser

Cahiers d'Éducation permanente de

La Pensée et les Hommes

« Ceci n'est pas une pipe » vs *« Ceci est une pipe »*

Soumission à la contrainte ou émancipation vers la liberté ?

Guy Jucquois

Dossier n° 2020-004

La Pensée et les Hommes

Émissions de philosophie et de morale laïque
pour la radio et la télévision – Publications

Fondateurs (1954)
Robert Hamaide, Georges Van Hout

Comité exécutif
Henri Charpentier, Chemsi Cheref-Khan, André Dejaegere,
Anne-Marie Geritzen, Michèle Mignon, Jacques Ch. Lemaire,
Fernand Letist, Fatoumata Sidibé

Rubriques
Publications – Radio –
Colloques – Ateliers philosophiques

Publications
Nathalie Deneumoustier
02 650 35 90 – revues@lapenseeetleshommes.be

Secrétariat
Myriam Goosse
02 640 15 20 – secretariat@lapenseeetleshommes.be

Médias
Fabienne Vermeylen
media@lapenseeetleshommes.be

Adresse centrale
Avenue Victoria, 5 – 1000 Bruxelles
http://www.lapenseeetleshommes.be

La Pensée et les Hommes

Association reconnue d'Éducation permanente par la Fédération Wallonie-Bruxelles

Connaissez-vous nos publications ?

Nous publions annuellement trois dossiers thématiques et un numéro « Varia ».

Dans sa nouvelle conception, notre revue paraît annuellement sous la forme de trois livres brochés qui comptent chacun environ cent pages et regroupent le point de vue d'une dizaine de spécialistes du sujet traité.

Chaque volume ambitionne de faire le point sur une question relative à la philosophie et à la morale de notre temps ou de traiter en profondeur un sujet qui intéresse les défenseurs des idéaux laïques.

Comment s'abonner à nos publications ?

En effectuant un versement au profit du compte :
IBAN : Be46 0000 0476 6336
de *La Pensée et les Hommes* Asbl

Le prix de l'abonnement annuel s'élève à 40 € (pour trois volumes thématiques et un numéro de « Francs-Parlers ») ou plus pour un abonnement de soutien. Si votre domicile implique un envoi par voie aérienne, majorez s'il vous plaît votre versement de 10 €.

Pour en savoir plus, visitez notre site Internet

http://lapenseeetleshommes.be

Les numéros relatifs à l'abonnement pour l'année 2020 seront consacrés aux thèmes suivants (sous réserve) :

n° 116 – *Les cultes à mystères*
n° 117 – *Migration, une approche humaniste*
n° 118 – *Homo Faber et l'avenir du travail*
n° 119 – *Critique(s) du réalisme*

« Ceci n'est pas une pipe » *vs* « Ceci est une pipe »

Soumission à la contrainte ou émancipation vers la liberté ?

Guy Jucquois
Professeur ordinaire émérite à l'Université de Louvain,
Membre émérite de l'Académie royale de Belgique

1. Le respect inconditionnel des règles sociales et morales

Certaines personnes ont acquis les « règles sociales » d'une telle manière qu'elles sont devenues chez elles de véritables « règles morales », c'est suggérer que ces règles ont une valeur, non seulement utilitaire ou conventionnelle, mais intrinsèque et qu'il serait dès lors dangereux de simplement penser qu'on pourrait les modifier ou les supprimer. Ces individus sont le plus souvent totalement persuadés de se comporter parfaitement et selon les « règles », selon ce qu'on leur a appris depuis la plus tendre enfance. Comme pour eux « Ceci est une pipe », ils n'entrevoient même pas pourquoi ils changeraient des comportements qui leur paraissent bien, sinon parfaits, et dont ils attendent, le cas échéant, reconnaissance et gratifications.

La capacité des individus de cette catégorie à accepter d'envisager une réflexion et *a fortiori* un travail d'entretiens psychologiques pour les rendre plus aptes à mieux comprendre leur situation est pratiquement nulle. Ils ne peuvent pas comprendre, et encore moins accepter, que leur obéissance à toutes les règles sociales et aux règles morales les conduit inexorablement et inévitablement à des formes d'obéissance et même de soumission à l'autorité, pour reprendre quelque peu le titre d'un ouvrage bien connu de Stanley Milgram[1].

[1] Stanley Milgram, *Soumission à l'autorité. Un point de vue experimental*, Paris, Calmann-Lévy, 1974, 271 p., traduit par Emy Molinié de l'américain : *Obedience to Authority. An Experimental View*, New York,

Il est sans doute inutile de reprendre même brièvement les expériences entreprises voici déjà quelques décennies par Stanley Milgram et reproduites depuis dans différents contextes et par plusieurs chercheurs[2]. Toutes ces expériences donnent malheureusement des résultats identique ou fort approchants. On constate donc que la grande majorité des sujets testés, à travers l'ensemble des expériences effectuées, n'hésitent pas à infliger à une personne inconnue – en réalité un comparse de l'expérimentateur qui simule les souffrances qui lui seraient infligées pour de « mauvaises » réponses – des châtiments corporels pouvant aller jusqu'à mettre en danger la vie du prétendu élève soumis à l'expérience.

Par contre, ce qui, selon moi, mériterait d'être davantage relevé, car cela donne un sens supplémentaire au présent texte, c'est que malgré la multiplication des expériences globalement identiques dans différents contextes culturels, sociologiques et linguistiques, malgré également la publicité faite à toutes ces expériences et à leur signification, malgré tout cela il est surprenant et terrifiant qu'apparemment personne n'ait appris de ces connaissances de notre nature humaine dans toutes ses dimensions tirées de ces expériences pour entreprendre un travail de « désintoxication » fondamental. Quand on répartit les diverses expériences chronologiquement, il est stupéfiant de découvrir que les résultats en sont pratiquement identiques et inchangés[3].

Harper and Row, 1974. – Une édition plus récente, dite « édition de référence », a paru récemment : *Soumission à l'autorité. Édition de référence*, Paris, Fayard Pluriel, 2017, 320 p. – Du même auteur, avec d'autres collaborateurs, mais dans la même perspective : Stanley Milgram, Mariane Fazzi, Michel Terestchenko et Claire Richard, *Expérience sur l'obéissance et la désobéissance à l'autorité*, Paris, La Découverte, 96 p., avec une préface de Jean-Léon Beauvois et une postface de Mariane Fazzi. Ce dernier ouvrage donne tous les paramètres des expériences intervenues et permet de mieux apprécier l'ensemble de ces expériences connues mondialement.

[2] Tout l'appareil critique et instrumental de ces expériences a été repris récemment dans Stanley Milgram, *Expérience sur l'obéissance et la désobéissance à l'autorité,* avec une préface de Michel Terestchenko, une postface de Mariane Fazzi et une traduction de l'américain par Claire Richard, Paris, La Découverte, 2017, 118 p. Cet ouvrage reprend brièvement les longues discussions et les conflits qui ont suivi les premières expériences de Milgram, tout comme celles qui s'en sont inspirées. En effet, la question est essentielle quand on sait qu'environ soixante pour cent des individus, testés dans toutes les expériences effectuées depuis plusieurs décennies, sont allés jusqu'au bout des « sanctions » infligées aux « mauvais élèves », cela place au cœur du débat sur les massacres du vingtième siècle la question fondamentale des comportements responsables et donc de l'éthique. Pour comprendre mieux ces débats essentiels, mais qui dépassent par leur longueur et leur importance, les dimensions de cet article, on lira la synthèse essentielle de Mariane Fazzi et particulièrement à partir de la p. 107 les considérations intitulées « Une éthique problématique ». Sur ces points importants, voir aussi l'avant-propos de Jean-Léon Beauvois, « État agentique et obéissance. L'actualité de Stanley Milgram », dans Stanley Milgram. *Soumission à l'autorité. Édition de référence*, 2017, p. 9-18. Cet auteur y expose clairement les énormes difficultés rencontrées à tenter de faire accepter dans le public, même scientifique, les résultats de ces expériences.

[3] Rappelons encore que, dans les grands procès staliniens, par exemple, on éliminait d'anciens fidèles qui auraient pu, ultérieurement, attester d'autres décisions ou d'autres courants idéologiques, ou encore de certaines réalités, mais dans le même temps on leur imposait des « aveux », conçus de toutes pièces par le régime et ses sbires, afin de leur faire endosser les échecs, patents, du pouvoir soviétique. Si la famine régnait en Ukraine, c'était la faute aux *koulaks*, de même, si les plus grands dignitaires du régime étaient responsables de l'échec de grands projets, c'était parce qu'ils avaient comploté avec les « ennemis capitalistes », etc.

2. Les chemins de toute radicalisation

La question essentielle devient donc la suivante que nous formulerons plus bas. Puisque, tant d'après les travaux de psychologie sociale, que d'après l'analyse des comportements relatés plus haut, sommairement sans doute, mais explicitement du moins, et enfin de données largement connues depuis les drames collectifs qui ont endeuillé, notamment et particulièrement, le XX^e^ siècle, il apparaît clairement que la grande majorité des individus adultes, correctement socialisés selon toute apparence, et par ailleurs respectueux des règles sociales et morales propres à leur société d'appartenance, n'hésite pas, sur une simple injonction effectuée avec quelques variables dans les expériences, à nuire et à persécuter même gravement leurs semblables, comment interpréter ces comportements en les mettant en relation avec les règles morales que la grande majorité des sujets testés prétend suivre ?

La seule réponse qui nous semble pertinente serait de considérer que les sujets des expériences relatées, tout comme les masses qui applaudissaient aux condamnations des procès staliniens, ou tous ceux qui savaient les horreurs des camps de concentration nazis ou des camps du *goulag* notamment, ou tous ceux qui ont persécuté et qui persécutent encore ou qui massacrent leurs semblables parce qu'ils ne partagent pas leurs convictions idéologiques ou religieuses, que toutes ces personnes se révèlent partiellement ou totalement incapables de retrouver ou souvent de trouver et de comprendre les liens essentiels qui unissent ou qui devraient unir, dans et par les usages langagiers notamment, les autres et soi.

3. « Des mots pour le dire »

Tous ces individus se révèlent donc incapables de réellement comprendre le langage que, pourtant, ils utilisent quotidiennement et constamment. Ils sont incapables d'apprécier ce que les « mots veulent dire ». Tout aussi incapables de comprendre les autres et leur altérité qu'ils sont incapables de se comprendre eux-mêmes. Ils ne peuvent agir que mécaniquement sans jamais mesurer les conséquences de leurs propos ou celles de leurs actes. Cette attitude mentale est caractéristique de toutes les personnes qui, parce qu'elles en sont restées à la stricte application mécanique de règles le plus souvent inculquées dès le premier âge, sans jamais avoir acquis la capacité de les comprendre réellement, de les évaluer et si nécessaire de les évacuer afin d'accéder à une relation véritablement humaine avec leurs semblables.

Le travail que chaque être humain est appelé à accomplir et sans doute aujourd'hui avec la constitution de très grands ensembles, tels que les États contemporains et particulièrement des ensembles imposants

tels que la Chine, les Indes, la Russie, les États-Unis ou l'Union européenne, cela devient une nécessité impérieuse tant pour notre survie que pour notre accession à un bonheur même à taille humaine, ce travail individuel à accomplir serait de prendre conscience des automatismes comportementaux, de la masse des préjugés pourtant souvent considérés comme des « valeurs » de nos règles morales. Et ensuite de travailler à leur dépérissement et à leur évacuation en chacun de nous.

La notion d'un « homme nouveau » imaginée par des régimes totalitaires qui ont vainement tenté de le mettre en place, cet homme nouveau serait celui qui juge par lui-même et d'une manière saine et adulte. Il serait capable de prendre, même seul, même contre tous, les décisions qui s'imposeraient dans telle situation critique ou délicate. Il construirait patiemment, seul et en concertation avec tous ses semblables, ses propres règles qui seraient des « règles éthiques ». Si leur application génère un mieux-être, si elles sont appréciées et comprises, ces règles éthiques viendront progressivement alimenter un *corpus* de règles qui ne seront, par définition, sans doute que peu fréquemment définitives. Mais elles habitueraient ainsi chacun d'entre nous à évaluer constamment les motivations de ses propres comportements.

Et si on s'aventurait un peu plus loin… ?

1. Des résultats troublants

Mais, avant cela, revenons quelque peu en arrière. Les expériences de Milgram ont constamment mis en évidence que le pourcentage des sujets pris au hasard dans le cadre de ces expériences étaient remarquablement stable. Les quelques variables notées tant par Milgram que par ceux qui ont tenté de refaire ces expériences ailleurs et dans d'autres contextes n'ont permis de noter que de modestes variables par rapport aux résultats obtenus globalement. Ceux qui acceptaient d'infliger des souffrances allant même au-delà des limites déjà difficilement tolérables dans le cadre d'une « expérience », n'ont pas hésité à dépasser les limites qui leur avaient été signalées comme frontières avec la zone très douloureuse et même dangereuse pour le prétendu élève. Rappelons que le pourcentage moyen des sujets « dociles » et « obéissants » à l'autorité représente en moyenne soixante pour cent des sujets testés.

L'interprétation de ces pourcentages doit cependant être faite en tenant compte de deux autres éléments qui en aggravent encore, selon nous, le caractère fortement inquiétant sur le plan de nos démocraties et plus généralement de notre vie en société, mais ils interpellent également les

chercheurs pour les inciter à creuser davantage les causes de ces chiffres accablants. Le premier élément qui renforce encore l'importance des données expérimentales, mais qui en rend la compréhension sans doute encore plus délicate, est le fait, largement rappelé dans une publication récente et synthétique sur ces expériences, que le fait d'avoir signalé aux sujets qui allaient se prêter à l'expérience, avec insistance et juste avant que l'expérience ne débute, que celle-ci n'était pas sans danger pour les sujets qu'ils allaient « tester » n'a modifié en rien le comportement des premiers quant à l'émission de décharges pourtant potentiellement dangereuses.

Le second élément à relever est que l'expérience initiale de Milgram a eu lieu au début des années soixante-dix et qu'elle fut très largement diffuse – on le rappellera plus loin – au point qu'un public très large, bien au-delà des cercles des spécialistes et des chercheurs en psychosociologie et même des simples personnes cultivées en avaient entendu parler et en connaissaient au moins les grandes lignes, malgré tout cela, malgré aussi l'impact que ces recherches et celles qui ont suivi a eu dans les sociétés occidentales, il est consternant de constater que les résultats des expériences ultérieures à celle de Milgram ont eu les mêmes résultats. Précisons encore que la thématique a cependant été reprise dans plusieurs émissions de télévision à des heures de grande diffusion et qu'un film qui a connu un certain succès avec l'acteur Yves Montand dans le rôle principal, *I comme Icare*[4], reprenait également le même thème, en sorte qu'on peut considérer comme acquis qu'un grand pourcentage des populations occidentales a connu directement le thème de ces recherches ou au moins en a entendu parler. Malgré tout cela, inexorablement, les résultats demeurent globalement identiques à ceux trouvés initialement par Milgram dans ses expériences conduites d'abord d'août 1961 à mai 1962 alors qu'il était encore un jeune assistant[5].

[4] Dans un film datant de 1979 reprenant dans un contexte d'un récit fictionnel, les grandes questions que soulèvent les expériences de Milgram et de ses successeurs. Nous avons simplifié les résultats pour le propos de cet article. En réalité, les travaux cités ici rapportent bien des différences de résultats selon des variations, parfois apparemment minimes du contexte expérimental. Mais le sens général qui en découle demeure bien le même. En faisant varier les conditions de l'expérience, Milgram voulait, en bon scientifique, acquérir la certitude que les résultats ne dépendaient pas fortement d'éléments contextuels. Voir aussi Jean-Léon Beauvois, « Avant-propos », dans Stanley Milgram, *Soumission à l'autorité. Édition de référence,* Paris, Fayard, Pluriel, 2017, p. 27.

[5] Voir Michel Terestchenko, préface à Stanley Milgram. *Expérience sur l'obéissance à l'autorité*, Paris, La Découverte, 2017, pp. 5-6. Le préfacier rappelle (*op. cit*. p. 7 et sv.) que Milgram était issu d'un milieu modeste, de parents juifs immigrés aux États-Unis peu avant la Seconde guerre mondiale, et il s'interrogeait sur les causes qui étaient à l'origine de la *Shoah*. L'origine des intérêts de Milgram pour étudier les causes de la soumission à l'autorité éclaire singulièrement le sens de sa démarche, mais aussi la surprenante réaction du public, savant ou non, à ses résultats.

2. Le paradoxe de la réception des expériences

Tout autant interpellant pour le chercheur comme d'ailleurs, on l'espère, pour le « citoyen ordinaire », sont les réactions étonnantes du public à la première expérience de Milgram et aussi aux suivantes. Les réactions sont d'autant plus surprenantes encore que, durant l'achèvement des premières recherches de Milgram, eut lieu le procès à Jérusalem d'Adolf Eichmann qui se déroula d'avril 1961 au 31 mai 1962, date de la pendaison d'Eichmann. Un procès qui fit beaucoup de bruit, qui raviva toutes les horreurs de la *Shoah* et suscita un regain d'interrogations en Occident. Comment cela avait-il été possible ? Qui était responsable de ces exterminations ?

Les expériences inédites de Milgram eurent une réception – terme utilisé pour l'accueil fait à un ouvrage, souvent littéraire, ou à une idée dans le public – exceptionnelle et elles donnèrent lieu à de nombreuses prises de position. Thomas Blass, lui-même psychosociologue et travaillant à l'Université de Maryland, écrivit même un livre à ce sujet quelques années après la parution des travaux de Stanley Milgram[6] dans lequel il rapporte les fameuses expériences et les autres recherches du même auteur. Milgram lui-même ne s'attendait certainement pas à obtenir des résultats aussi déprimants et terrifiants, selon les termes qu'il a utilisés[7]. Et les critiques ne manqueront pas envers Milgram, les travaux cités en note en rapportent quelques-unes. On alla même jusqu'à comparer sa démarche à celles des nazis. Ce n'est pas le lieu de polémiquer sur ces questions ici.

Retenons simplement et provisoirement que les résultats obtenus dans cette recherche sont incontestables dans leur terrifiante simplicité, qu'ils ont été reproduits en de multiples occasions et que les variations des paramètres de l'expérience n'ont guère apporté de changement significatif qui auraient remis en cause ou les résultats ou les conditions de l'expérimentation. En concluant sa préface, Michel Terestchenko estime que la « principale leçon de l'expérience sur l'obéissance est […] avant tout, *politique* [en italique dans le texte] »[8].

[6] Thomas Blass, *The Man who shocked the World. The Life and Legacy of Stanley Milgram*, New York, Basic Books, 2004, 392 p. Sur cette question de la réception délicate des travaux de Milgram, voir aussi Jean-Léon Beauvois, préface à Milgram, *op. cit.* 2017, p. 11 et sv.

[7] Thomas Blass, *op. cit.,* p. 100, passage cité par Terestchenko. Voir aussi Michel Terestchenko, « Préface », dans Stanley Milgram. *Expérience sur l'obéissance à l'autorité*, Paris, La Découverte, 2017, p. 18.

[8] *Op. cit.*, Terestchenko, p. 34.

3. Le parallèle des *Einsatzgruppen*

Un parallèle important aux expériences de Milgram a été apporté par un ouvrage de Christopher Browning[9], spécialiste de la *Shoah*. Cet auteur y décrit avec une précision glaçante comment un groupe d'hommes « ordinaires », peu atteints par l'idéologie nazie et composé de citoyens « bons pères de famille », rappelés dans un bataillon de réserve et envoyés en Pologne pour y entreprendre le massacre systématique de populations juives, s'attèle dans sa très grande majorité à cette « fonction » et n'oppose pratiquement aucune résistance à exécuter ces massacres et même rapidement à occuper ces week-ends de détente à faire la chasse aux Juifs qui auraient pu s'échapper en organisant entre eux des concours à celui qui en dénichera le plus avant de les massacrer. Constatant leur « obeisance », les autorités du *Reich* les constituent dès lors en un des *Einsatzgruppen* dont ce sera le « travail ».

Après la guerre, un procès s'ouvre à Hambourg, ville originaire de ces policiers de réserve dans lequel sont inculpés les survivants. À l'issue de celui-ci, le magistrat les interpelle afin de savoir pourquoi ils avaient accepté ce rôle durant ces années alors qu'ils auraient pu, et sans aucune sanction, le refuser. Leurs réponses sont aussi décevantes que leur attitude durant la guerre et aussi au procès : ils avaient accepté cette tâche monstrueuse parce qu'elle leur était demandée et proposée collectivement. On a ici une mise en œuvre concrète de ce qui dans les expériences de Milgram n'était qu'une mise en scène dans le cadre d'une recherche.

Et si on allait encore plus loin ?

1. La banalité du mal et… l'enfance des criminels

À l'époque du procès d'Adolf Eichmann à Jérusalem, Hannah Arendt avait écrit son ouvrage sur la « banalité du mal[10] ». La diversité d'origine et de profil de ceux qui, par le hasard des circonstances de leur vie, deviennent un jour des bourreaux, des tortionnaires sanguinaires exerçant, ici encore au gré des origines et des circonstances, tant sur les charniers et les lieux

[9] Christopher R. Browning, *Des hommes ordinaires. Le 101e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne,* avec une préface de Vidal-Naquet et traduit de l'américain par Élie Barnavi, Paris, Tallandier, 2007, 365 p.

[10] Hannah Arendt, *Eichmann* à *Jérusalem, rapport sur la banalité du mal,* Paris, Gallimard, 1966, 335 p., traduit de l'allemand par Anne Guérin. Aussi en poche dans Gallimard, Folio, 1997, 484 p. édition augmentée et revue par Martine Leibovici. – Encore Annabel Herzog (dir.), *Hannah Arendt, Totalitarisme et banalité du mal*, Paris, Puf, 2011, 208 p.

d'exécution que dans des bureaux feutrés ou dans des lieux insoupçonnés. Toutes ces diversités, toutes les trajectoires, toutes les prédispositions qui conduisent à cette abjection insoupçonnée chez l'être humain, toutes ces attitudes se résument le plus souvent, au départ, à un très léger dérèglement en apparence inoffensif.

On songe ici à la nouvelle grinçante de Dino Buzzati dans laquelle deux mamans bavardent tandis que leurs rejetons jouent avec d'autres enfants dans une pièce de sable au cœur d'un parc. L'un des enfants en se chamaillant se plaint, en pleurnichant à sa mère, d'être rabroué et humilié par les autres. Sa mère le renvoie, puis il revient et se plaint à nouveau de la méchanceté et de l'agressivité de ses petits compagnons de jeu. L'après-midi avance et la maman du petit gamin persécuté décide de rentrer avec lui. Sa voisine de banc la salue et lui dit : « Au revoir, Madame Hitler ». Je n'ai pas retrouvé les références de cette nouvelle, mais ce n'est pas essentiel. Buzzati suggère dans ce récit de fiction que la destinée d'Adolf Hitler aurait pu être marquée par ces scènes enfantines.

2. Au cœur de l'horreur… respectable et respectée

Cela peut paraître exagéré. Cela nous semble au contraire en droite ligne de ce que nous savons de l'histoire personnelle des grands tortionnaires. Citons cependant l'un ou l'autre exemple choisis dans ce registre. Un des grands criminels de guerre fut le commandant du camp d'extermination d'Auschwitz, organisateur du massacre « industriel » de plus d'un million de victimes, hommes, femmes, enfants, jeunes et vieux. Or, le commandant Rudolf Höss était pour ses proches et pour les siens quelqu'un dont « la mémoire familiale brosse un tout autre portrait du criminel de masse [qu'il fut] : celui d'un homme droit, aimant, admirable, qui n'a jamais rien tant chéri et aimé que ses idéaux et sa famille »[11].

Dans un de ses trois récits biographiques[12], Rudolf Höss raconte à grands traits son enfance qui sera marquée à l'adolescence par la mort de

[11] Bernhard Gotto, « Préface », dans Rainer Höss, *L'Héritage du Commandant. Le petit-fils du commandant d'Auschwitz raconte*, Paris, Notes de Nuit, 2016, 229 p., p. 9.

[12] On dispose en effet de trois récits biographiques, sensiblement différents, de la vie du commandant Höss. Le premier récit est dû, sous une forme légèrement romancée, à l'auteur français Robert Merle, *La Mort est mon métier*, Paris, Gallimard, Folio, 1976, 384 p., récit reposant sur les interrogatoires effectués à l'époque des procès de Nuremberg par un capitaine des services de psychologie de l'armée américaine, les deux autres récits proviennent de Rudolf Höss lui-même. Ils sont pourtant assez différents, au moins dans leur tonalité. Le premier a été rédigé en prison à Nuremberg durant le temps du procès des dignitaires nazis alors que Höss s'était offert en tant que témoin à charge contre eux. La raison de ce revirement apparent et qui peut paraître curieux pour un personnage tel que lui aurait été, de son propre aveu, l'immense déception d'avoir constaté, comment et combien aisément certains de ses supérieurs, et notamment Heinrich Himmler, avaient si brusquement tourné sa veste en se tournant vers les Anglo-Américains pour tenter de conclure avec eux une

son père, victime d'une crise cardiaque et sa volonté de travailler dès ses seize ans comme infirmier militaire, puis, peu après, de s'engager dans les corps francs. Höss rapporte combien sa vie était sévère et totalement soumise à l'autorité d'un père qui l'exerçait avec une rigueur inflexible. Il raconte ainsi que l'après-midi des congés scolaires hebdomadaires, il devait en compagnie de ses trois sœurs nettoyer les vitres d'un couloir de leur appartement donnant sur la rue. Mais leur père leur avait intimé l'ordre formel de ne jamais regarder dans la rue en effectuant le travail imposé. Ceci peut sembler un détail, mais Höss s'en souvient fort bien et rapporte cet exemple qui l'a marqué apparemment. En effet, il arriva qu'un jour il regarda à travers la vitre, sans doute même par inadvertance, il en eut honte, mais il ne s'en confessa pas à son père lorsque, le travail achevé, celui-ci l'interrogea.

3. Et leur descendance ?

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. La fille de Rudolf Höss, Brigitt Höss, après une année environ durant laquelle la famille Höss espérait pouvoir échapper aux limiers des troupes alliées et après l'arrestation de son père et un épisode de misère du reste de la famille tandis que Brigitt travaillait comme mannequin en Espagne, elle s'est rapidement réfugiée aux États-Unis où elle achève sa vie dans le souvenir pieux, sinon dévot, de sa famille et de son père qu'elle n'a jamais condamné, que du contraire[13]. Des décennies plus tard, Brigitte Höss se souvient de son père comme de « *l'homme le plus gentil du monde* », et a les plus grandes difficultés à concilier en elle les deux visages, opposés, du père attentionné et du commandant d'Auschwitz. Pour y parvenir, elle s'accroche à une vague réminiscence qu'il lui reste de son enfance, l'impression qu'il « *était triste* à *l'intérieur de lui-même* »[14].

Concluons sur ces points qui, répétons-le, ne nous semblent absolument pas des détails. Ce ne le sont pas tant parce que cela fait partie

paix séparée. La troisième version fut écrite également par Höss en prison sur les lieux du camp d'Auschwitz durant son procès conduit en 1947 par les autorités polonaises et qui se termina par son exécution à la pendaison. Le recoupement entre ces trois récits permet d'acquérir une vision assez exacte et fine de ce criminel. La notice relative à Rudolf Höss dans *Wikipedia* est très complète et apporte un éclairage global sur le personnage.

[13] Brigitte Höss, « Mon père était le bourreau d'Auschwitz », dans *Paris Match*, 27 octobre 2013. Selon cet article, « quatre jours avant son exécution, Rudolf Höss envoya ce message au procureur qui l'avait condamné : 'Ma conscience m'oblige à faire cette déclaration. Dans la solitude de ma cellule, j'en suis arrivé à l'amère certitude que j'ai gravement péché contre l'humanité […]. Je vais payer pour cela de ma vie. Puisse le Seigneur me pardonner un jour pour ce que j'ai fait.' Il avait oublié la langue nazie pour retrouver celle de son enfance, quand il voulait devenir prêtre ».

[14] « Quand le petit-neveu d'un chasseur de nazis retrouve la fille du commandant d'Auschwitz », dans *Le Monde*, 9 septembre 2013.

du récit, pauvre par ailleurs, de son enfance. Il s'agit pourtant d'un détail insignifiant, mais qui a manifestement pris une importance extraordinaire et totalement disproportionnée dans son esprit. Rappelons ces piliers de son éducation : une très grande piété religieuse et une obéissance totale et non discutable à des règles et à des principes. On est, selon nous, totalement dans « Ceci est une pipe ».

Nos Toiles@penser 2019

disponibles sur demande et sur notre site https://www.lapenseeetleshommes.be

Franc-maçonnerie

Bandes dessinées et la franc-maçonnerie
Les images antimaçonniques
La « der des ders » ? Des tranchées d'hier aux tranchées d'aujourd'hui
«Les gilets jaunes», réflexion psychologique et maçonnique

Réflexion à propos de l'islam

À propos du « féminisme musulman » : utopie, oxymore ou réalité ?
Pourquoi ne parle-t-on jamais du « judéo-islam » et des « judéo-musulmans » au même titre que les « judéo-chrétiens » ?

Obsolescence programmée : pratique et lutte

Les différents types d'obsolescences
Acteurs ou complices ?
Citoyens d'abord
Les citoyens interrogent

Le nucléaire

Fin du nucléaire belge en 2025
Le nucléaire : un dilemme ?
Les énergies fossiles, une fausse solution
Le nucléaire, plus fiable qu'il n'y paraît ?
Le nucléaire, une utopie ?

Comprendre aujourd'hui au travers des miroirs culturels

L'écrivain soviétique de la dissidence : Alexandre Soljenitsyne
L'écrivain russe de l'exil
Dante et Ulysse
Dante et les grands hommes de l'Antiquité gréco-romaine
Sacralité de la langue
La liance et les liances. Du biologique au philosophique

Le travail : notion, valeur, œuvres
Homme féministe : mauvais genre ?
Une Europe plus laïque ?
Plaidoyer pour un pragmatisme vigilant
Un viol à l'école communale
Le naufrage de la raison
Ouvertures
Carcans
Quand l'impensé ou l'impensable se révèlent
La véritable histoire de l'Europe occidentale

Retrouvez la liste complète de nos *Toiles@penser* sur notre site internet à l'adresse www.lapenseeetleshommes.be, sous l'onglet Toiles.

Vous pouvez également obtenir la liste de nos *Toiles@penser* ou une de nos *Toiles@penser* en version papier sur simple demande au 02 640 15 20 ou par mail à secretariat@lapenseeetleshommes.be.

Vous souhaitez être tenu(e) au courant de nos publications, de nos émissions radiophoniques et de nos activités ?

Rien de plus simple,
consultez notre site internet
http://www.lapenséeeetleshommes.be

ou

renseignez-nous votre adresse de courriel
et nous vous enverrons nos programmes détaillés

La Pensée et les Hommes Asbl

Avenue Victoria 5 – 1000 Bruxelles
Tél. 02 640 15 20 – 02 650 35 90
secretariat@lapenseeetleshommes.Be
revues@lapenseeetleshommes.be
media@lapenseeetleshommes.be

Visitez notre site
www.lapenseeetleshommes.be

Association reconnue d'éducation permanente
par la Fédération Wallonie-Bruxelles